

§ 7. — *Sainte Tryphine et saint Mèlar. — Locquirec, Plestin-les-Grèves, Plégat-Guerrand.*

L'hôtel où je suis descendu est une de ces vieilles auberges d'autrefois où le voyageur, pourvu qu'il parle breton, est accueilli comme un parent. Je ne me suis pas plutôt enquis s'il existait encore des légendes locales, qu'une des journalières de service s'est mise à ma disposition pour me conter l'histoire que voici :

« Il y a dans cette paroisse un manoir qui s'appelle Kervouron, du nom du seigneur qui l'habitait aux temps anciens. Ce seigneur était un homme ambitieux et capable de tout pour réussir. Il alla faire un voyage en Angleterre, dans l'espoir d'y amasser des richesses, et il fit tant et si bien qu'il finit par être présenté au roi. Or il y avait déjà des années que le roi était malade de la *lorgnès*, qui est, à ce que j'ai appris, un mal terrible et honteux, quelque chose d'aussi épouvantable que la lèpre.

» — Vous êtes en bien mauvais état, sire, lui dit Kervouron en le saluant.

» — Hélas! répondit le roi, j'ai fait venir de tous les pays du monde les médecins les plus réputés. Mais ils ne font que hocher la tête et croiser leurs mains sur le ventre, en signe d'impuissance.

» — Et que donneriez-vous à celui qui vous guérirait, sire? demanda Kervouron.

» — Ce que je lui donnerais, Jésus mon Dieu!... Je lui donnerais à l'instant même la moitié de mon royaume et la main de ma fille par-dessus le marché.

« Il faut vous dire que la fille du roi d'Angleterre était, sans conteste, la plus belle princesse qu'on eût vue marcher sous le soleil béni.

» — Eh bien! sire, prononça Kervouron, je reviendrai vous voir. Je n'en dis pas davantage pour le moment.

« Et te voilà de reprendre la mer, pour s'en retourner en Basse-Bretagne, au pays de Lanmeur. Il connaissait, non loin de son château, une sorcière dont les conseils lui avaient été utiles en plus d'une circonstance.

» — Ma commère, lui dit-il, j'ai besoin d'un bon avis.

» Et il la mit au courant de l'affaire. La sorcière réfléchit quelques instants. Enfin elle répondit :

» — Je ne vois qu'un moyen de sauver le malade, car je ne sais qu'un remède contre la maladie. Il faut que vous vous procuriez un enfant noble de six mois, que vous le fassiez rôtir sur un gril et que vous donniez à manger de sa chair au roi.

» — Mais où le prendre, cet enfant?

» — Est-ce que votre sœur, Tryphina, la femme du roi Arzur, n'est pas sur le point d'accoucher? Son enfant remplirait les conditions voulues, et au delà, puisqu'il sera noble des deux côtés, tant par son père que par sa mère.

» — Ainsi, vous me conseillez? . . .

» — Je vous conseille de décider, dès aujourd'hui, votre beau-frère, le roi Arzur, à vous accompagner en Angleterre, sous un prétexte ou sous un autre. Pendant son absence, sa femme, votre sœur, ne demandera pas mieux que d'aller habiter votre château de Kervouron, qui est une belle résidence, en bon air, et où, à cause de la proximité de Lanmeur, elle aura la sage-femme, pour ainsi dire, sous la main. Cette sage-femme, entendez-vous avec elle. Moyennant quelques écus, vous vous en ferez une auxiliaire docile, qui exécutera vos ordres ponctuellement. Il faudra qu'elle laisse croire à la mère que le nouveau-né sera mort en venant au monde, qu'elle le fasse élever à l'écart et qu'elle vous l'expédie en Angleterre avec sa nourrice.

» Ainsi parla la sorcière. Et Kervouron de lui obéir incontinent. Huit jours après, il s'embarquait pour l'Angleterre, accompagné du roi Arzur, tandis que Tryphina s'installait avec joie au château de Kervouron. Et, peut-être sept semaines plus tard, la nourrice et le nourrisson cinglaient à leur tour vers Londres. Quelques

incidents signalèrent la traversée, qui montraient bien que ce nourrisson n'était pas un enfant ordinaire.

» Par exemple, à peine le navire eut-il gagné la haute mer, il s'éleva une tempête subite, épouvantable. Vent, éclairs, coups de tonnerre. Les matelots se crurent perdus. Ils s'imaginèrent que c'était le nouveau-né qui était avec eux qui leur portait malheur.

» — Jette ce marmot à la mer, crièrent-ils à la nourrice blottie au pied du mât, sinon nous allons couler tous !

» — Jamais je ne ferai cela, répondit-elle. S'il doit être jeté à la mer, je l'y veux suivre.

» Elle allait s'y précipiter. Mais l'enfant étendit les bras et les éléments furieux se tranquillisèrent aussitôt, comme des chiens battus.

» Il se produisit encore un autre miracle.

» La nourrice était jeune, fraîche et jolie. Les marins, qui avaient laissé chez eux leurs femmes, la trouvaient à leur goût et eussent volontiers abusé d'elle. Un jour, ils lui dirent, en la cernant :

» — Que tu le veuilles ou non, il faut que tu sois à nous.

» — Tout de même, répondit-elle, vous êtes des hommes sans conscience. Hier, vous demandiez la mort d'un enfant, et maintenant vous attendez à l'honneur d'une femme ! . . .

» Les matelots s'approchaient déjà pour la saisir. Mais, de nouveau, l'enfant étendit les bras, et les trois hommes — ils étaient trois — furent changés en autant de statues de pierre. En même temps, le pont s'ouvrait sous eux, et ils étaient engloutis à fond de cale.

» Cependant le navire, quoi qu'il n'y eût plus personne pour la manœuvre, continuait d'avancer d'une belle allure. En sorte qu'il ne tarda pas à arriver en vue de Londres.

» Notre saint Père le Pape habitait alors cette ville. Et justement il était à sa fenêtre, en train de prendre le frais, en contemplant la mer.

## D'APRÈS LA TRADITION POPULAIRE.

57.

» — Voyez donc, dit-il tout à coup à un des prêtres qui se tenaient auprès de lui, voyez donc l'étrange navire! Point d'équipage, ni de capitaine, ni de pilote?... Personne à bord, si ce n'est, sur la dunette, une nourrice avec son nourrisson dans ses bras?... Il faut que je m'informe de ce que cela signifie.

» Et le pape de se rendre au quai où le navire, de lui-même, venait d'accoster.

» — D'où arrivez-vous de la sorte, bonne nourrice? demanda-t-il à la fille de Lanmeur.

» — Ma foi, monsieur le recteur, répondit celle-ci, qui n'avait jamais vu le pape, j'arrive de bien loin, j'arrive de Lanmeur en Basse-Bretagne, de l'autre côté de la mer.

» — Ét à qui est cet enfant que vous portez dans vos bras?

» — La sage-femme qui me l'a confié ne m'a point dit à qui il était. Elle m'a seulement dit de m'embarquer avec lui pour Londres et que là je trouverais son père, à m'attendre sur le quai.

» — Et vous n'avez vu venir personne?

» — Personne, excepté vous.

» — Eh bien! suivez-moi, je veux que ma maison soit la vôtre et celle de cet enfant.

» — Mais, objecta la nourrice, on m'a bien recommandé de ne remettre l'enfant qu'à son père.

» Le pape sourit et dit :

» — Remettez-le moi donc, je suis le père de tous les chrétiens, je suis celui qu'on nomme le saint Père le Pape.

» Comme bien l'on pense, la nourrice ne se fit pas prier davantage. Or, tandis qu'elle s'acheminait avec le fils de Tryphina vers la maison du pape, Kervouron débouchait sur le quai, mais trop tard. Il ne trouva dans le navire que les trois matelots pétrifiés, étendus de leur long à fond de cale, lesquels, étant devenus sourds et muets, ne purent ni l'entendre ni lui répondre.

» Il regagna son hôtellerie, furieux contre sa sœur Tryphina,

parce que son enfant lui échappait. Et il jura par tous les démons infernaux, qu'il se vengerait d'elle. Comme son beau-frère, le roi Arzur, s'avançait à sa rencontre, il prit un air tout triste, tout désolé, comme quelqu'un qui apporte de mauvaises nouvelles.

» — Qu'avez-vous donc, Kervouron, demanda le roi, et pourquoi cette mine si longue?

» — Il y a, dit Kervouron, que je viens d'avoir des nouvelles de Tryphina, ma sœur et votre femme. Des matelots de Lanmeur m'ont raconté sur elle des choses horribles que je rougis de répéter. Elle est accouchée depuis quelque temps déjà d'un enfant mâle, beau comme le jour, mais son premier soin paraît-il a été de l'étrangler de ses propres mains. Qu'elle ait ou non commis ce crime, toujours est-il qu'on ne sait ce qu'est devenu le pauvre nouveau-né.

» — Tryphina, une femme si douce et si parfaite, avoir accompli un forfait aussi abominable! s'écria Arzur... Je retourne de ce pas en Basse-Bretagne. Je convoque mes juges et je leur livre cette mère dénaturée, pour qu'ils la condamnent selon la loi.

» Le soir même il était en route... Quand Tryphina apprit par le son des trompes et des cors que son mari était de retour, elle courut toute joyeuse au-devant de lui. Mais Arzur, la regardant d'un œil sévère, lui demanda :

» — Que n'avez-vous apporté votre fils dans vos bras pour saluer son père?

» — Hélas! répondit Tryphina fondant en larmes, les gens ne vous ont-ils pas prévenus qu'il était mort en naissant?

» — Vous mentez, mère indigne, car c'est vous qui l'avez étranglé de vos propres mains!... Hommes, poursuivit-il en se tournant vers ses gardes, empoignez cette femme et jetez-la en prison...

» Pendant que Tryphina était en prison, elle vit par la lucarne sa femme de chambre qui passait.

» — Ma camarade, lui dit-elle, si tu m'aimes, donne-moi des hardes de pauvre. Plutôt que d'attendre ici le jugement, j'aime mieux fuir loin de ce pays et mendier mon pain le long des routes.

« La servante eut pitié d'elle et lui glissa, la nuit, par la lucarne, les effets de pauvre qu'elle sollicitait. Et Tryphina, ainsi déguisée, sortit de la prison sans être reconnue du geôlier.

» Elle marcha longtemps, longtemps.

» Enfin elle arriva auprès d'une chapelle dont la porte était ouverte. Elle entra, s'assit sur une chaise et s'y endormit de lassitude. La chapelle dépendait du manoir voisin. La dame du manoir étant venue le matin, suivant son habitude réciter ses prières, dans la chapelle, réveilla Tryphina et, voyant son air de fatigue et ses misérables vêtements, eut compassion d'elle, au point de lui proposer sur-le-champ d'entrer à son service.

» — Votre physionomie me plaît, dit-elle. Vous avez la mine humble et douce. Venez, vous serez ma femme de chambre. Vous êtes de loin d'ici apparemment, à voir votre costume? Quel nom avez-vous?

» — J'ai nom Marie-Yvonne, répondit Tryphina.

» — Eh bien! Marie-Yvonne, suivez-moi; vous ne recevrez que de bons traitements dans ma maison.

» Et, en effet, elle eût vécu heureuse dans ce manoir, si elle avait pu oublier combien brutalement s'était comporté envers elle le roi, son époux, qu'elle aimait tant... Sa maîtresse ne savait plus se passer de sa compagnie et rien ne lui était plus agréable que son entretien. Souvent elle lui disait :

» — Tryphina, vous avez plutôt l'air d'une grande dame que d'une fille de condition.

» Quelquefois aussi elle interrogeait Tryphina sur son passé. Mais celle-ci baissait la tête et se contentait de répondre :

» — Je suis une mineure, voilà tout, une pauvre mineure délaissée n'ayant plus un parent ni un proche.

» Or, un soir, le petit page vint annoncer à la dame qu'un grand et beau seigneur demandait à lui parler... La dame aussitôt de descendre. On entendait le cheval du seigneur piaffer dans la cour. Tryphina s'approcha de la fenêtre pour voir qui pouvait être ce visiteur. Quel ne fut point son étonnement en reconnaissant le roi Arzur!

» C'est que, dans l'intervalle, l'innocence de la reine avait été proclamée. La sage-femme avait fait des aveux, sans nommer toutefois Kervouron dont elle craignait le ressentiment. Et le roi, depuis un an, battait les chemins à la recherche de Tryphina. On lui avait signalé la présence, dans le manoir, d'une servante venue on ne savait d'où et qui paraissait avoir eu des malheurs.

» — Voudriez-vous, s'il vous plaît, me permettre de parler à la jeune fille que vous avez pour femme de chambre? demanda-t-il à la dame, quand on l'eut introduit auprès d'elle.

» — Volontiers, dit la dame. Seulement apprenez-moi d'abord, je vous prie, si c'est pour son bien ou pour son mal que vous êtes venu.

» — Pour son bien et pour le mien, répartit le prince Arzur, si, du moins, elle consent à me pardonner les souffrances que je lui ai fait endurer naguère et à me rendre ses bonnes grâces.

» Tryphina fut mandée, et sitôt qu'elle se montra sur le seuil de la porte, le roi se précipita à ses genoux.

» — Je vous ai soupçonnée à tort, s'écria-t-il; je m'en repens de tout mon cœur et je vous aime plus que jamais.

» Voilà donc Tryphina et son mari réunis. Mais l'odieux Kervouron vint de nouveau se mettre à la traverse de leur félicité.

» Il était revenu d'Angleterre, furieux de n'avoir pu guérir le roi de ce pays, ni par conséquent obtenir la main de sa fille avec la moitié de son royaume. Et sa haine contre Tryphina

## D'APRÈS LA TRADITION POPULAIRE. 61

n'avait fait que s'accroître. Il l'alla cependant voir, s'excusant de s'être laissé tromper si indignement sur son compte et lui faisant gracieux visage, jusqu'à l'inviter à venir, avec son mari, passer quelques jours dans son château.

» Le misérable avait ses projets.

» Tryphina, heureuse de l'amitié que lui témoignait son frère, se rendit à son invitation avec empressement, et le roi Arzur, qui ne voulait plus se séparer de sa femme, l'accompagna.

» Kervouron cependant dit un matin à deux de ses soldats :

» — Voici de l'or et de l'argent à foison, à la condition que vous exécuterez mes ordres. Vous n'ignorez pas que Tryphina aime à se promener dans le jardin. Vous irez à elle et vous lui direz que je l'attends dans le petit bois qui est derrière, que j'ai un vif besoin de lui parler. Vous la suivrez jusqu'au bois et là, de gré ou de force, vous l'embrasserez.

» Ayant congédié les deux hommes d'armes, il alla rejoindre le roi Arzur.

» — Faisons une promenade, lui dit-il, Tryphina est déjà levée. Je l'ai vu s'acheminer vers le petit bois qui est derrière le jardin. Nous sommes sûrs de l'y rencontrer.

» Ils entrèrent dans le petit bois juste comme les soldats embrassaient la reine.

» — Ceci est trop fort, s'écria Kervouron. Comment ! ma sœur donne maintenant des rendez-vous à des goujats et se fait embrasser par leurs bouches sales ! . . .

» Quant au roi, il était blême de rage.

» — Qu'on enlève cette mauvaise femme de devant mes yeux, commanda-t-il ! Cette fois elle n'échappera point au châtement . . .

» Les juges la condamnèrent à être décapitée.

» Laissons-la pour l'instant dans sa prison et retournons en Angleterre. Le fils de Tryphina allait avoir neuf ans. Le pape l'avait fait baptiser, mais on ne l'appelait jamais que *Baron*

## 62 LES SAINTS BRETONS D'APRÈS LA TRADITION POPULAIRE.

*bihan* (petit baron). Il avait beaucoup grandi en force et en sagesse. Un matin le saint Père entra dans la chambre de la nourrice.

» — Le moment est venu, lui dit-il. Préparez un habit blanc à l'enfant, épée à son côté et cheval pour le porter. Il faut qu'il arrive à Lanmeur à temps pour empêcher qu'on ne décapite sa mère.

» Le *Baron bihan* ne se tenait pas d'aise, tandis qu'on l'habillait en chevalier. Lorsqu'il prit terre dans le pays de Lanmeur, le sol trembla sous les sabots de sa monture.

» Tryphina, agenouillée, n'attendait plus que le coup mortel. C'est alors que le *Baron bihan* parut.

» — Ne touchez pas à ma mère, cria-t-il, ou vous saurez ce qu'il vous en coûtera !

» — Quel est ce marmot ? dit l'insolent Kervouron.

» — Quelqu'un qui est prêt à se mesurer avec toi, païen !

» Et voilà les épées en l'air.

» Du premier coup, l'enfant transperça le ventre de Kervouron si bien que les entrailles sortirent et se répandirent dans l'herbe. Alors, le mécréant implora pitié. Il tomba à genoux et fit de ses crimes une confession entière, demandant pardon aux assistants avant de rendre l'âme.

» Tryphina, à partir de ce jour, vécut prospère auprès de son mari. Et le *Baron bihan*, non content d'être un brave chevalier devint par la suite un grand saint. »

(Conté par Jeanne PAGE, femme CUDENNEC, Lanmeur).

(A suivre).